
Ça fait deux bonnes heures que nous roulons dans le plus grand silence. J'ai bien tenté de somnoler, mais mon fichu crâne se refuse à me laisser en paix. Le mal de tête lancinant auquel je peine à m'habituer se conjugue à des pensées confuses, à une certaine angoisse et à ces flashes qui surgissent du fond de ma mémoire sans que je les comprenne.

— Tout va bien, mademoiselle ?

La voix de Francis, le chauffeur de mon père, me sort de l'état second dans lequel j'ai sombré. Je croise son regard dans le rétroviseur de la grosse berline qu'on a mise à ma disposition pour le voyage. Malgré son ton prévenant, je me sens sous surveillance. C'est une impression qui ne me quitte pas depuis ce jour où j'ai ouvert les yeux sur le plafond blanc d'une clinique.

— Oui, merci, je réponds pour qu'il cesse de m'observer comme une bête curieuse.

Je détourne mon attention vers le paysage qui défile, même si l'autoroute n'a rien de passionnant. Il me semble avoir déjà vécu ça... dans une vie antérieure. Quand, au sortir de mon sommeil, on m'a demandé comment je m'appelais, j'ai dit « Talia », d'une voix pâteuse. Ce prénom a surgi de ma bouche comme une évidence.

— Natalia, a corrigé l'homme en blouse blanche et au front dégarni qui se penchait au-dessus de mon lit.

— Peut-être.

— Et quel est votre nom de famille ?

Le doute s'est d'abord installé, puis l'angoisse. Il l'a lue dans mes yeux et a posé une main qui se voulait rassurante sur la mienne. Ça n'y changeait rien, dans l'affolement, je ne me souvenais de rien.

— Où suis-je ? j'ai réclamé nerveusement.

— Dans ma clinique, à Genève. Je suis le professeur Cressier, m'a-t-il répondu avec beaucoup de calme et de gentillesse, un peu comme s'il s'adressait à une enfant.

— Qu'est-ce que je fais là ?

— Vous avez été victime d'un accident.

— Quel genre d'accident ?

Il a eu une petite hésitation, puis a cédé à ma demande en pesant chacune de ses paroles :

— Vous avez été renversée par une voiture.

Cette explication laconique ne m'a pas suffi.

— Quand ? Où ?

— Il y a un peu plus de trois mois, à Paris. Vous souvenez-vous de quelque chose ?

Paris !

Ce mot a tourbillonné dans mon crâne vide. J'étais à Paris, je me réveillais en Suisse, trois mois plus tard.

— Pourquoi suis-je ici ?

— Quand vos blessures ont été suffisamment résorbées, vos parents ont choisi de vous faire transporter dans mon service. Vous y êtes en toute sécurité et bien plus au calme qu'en France.

— En sécurité ?

Je l'ai vu serrer les mâchoires, comme s'il avait commis une erreur.

— Notre établissement offre de meilleures garanties de rémission pour les personnes ayant subi, comme vous, une sévère commotion cérébrale et un coma prolongé, a-t-il précisé d'un ton professionnel qui me mettait plus mal à l'aise qu'autre chose.

J'ai grimacé sous l'effet d'une atroce migraine. Il s'est empressé de me faire administrer un calmant, me promettant toute son aide dès que j'aurai repris des forces. Je me suis rendormie jusqu'au lendemain. Hélas ! À mon réveil, ma tête était tout aussi vide que la veille. J'ai demandé à la voir. On m'a installée confortablement dans le lit et on m'a tendu un miroir. Je me suis regardée comme si je rencontrais une inconnue. J'ai scruté mon visage blême, mes joues creuses, ma bouche sans couleur. Mes cheveux étaient retenus sous un bandeau. On m'a expliqué que j'avais été opérée pour résorber un hématome. Dans cet ensemble plutôt maladif, mes yeux me dévoraient avec une curiosité avide. Il me semblait vaguement me souvenir qu'en effet, j'avais les cheveux longs et châains. Après quelques instants de confrontation avec moi-même, j'ai apprivoisé mon image. Pour le reste, la plus grande confusion régnait encore dans mon cerveau douloureux.

Après quelques jours de repos supplémentaires, durant lesquels le professeur Cressier m'a fait subir plusieurs examens cliniques, j'ai pu quitter mon lit et remettre en fonctionnement mon corps immobile depuis trop longtemps. Cela m'a paru pénible et fatigant, mais je bénéficie, selon l'avis unanime du personnel hospitalier, d'une bonne constitution et d'une excellente capacité de récupération. Les efforts physiques m'ont temporairement distraite de mes angoisses, mais ces dernières ressurgissaient dès que je tentais de fouiller ma mémoire.

— Les examens n'ont rien révélé d'anormal, a essayé de me rassurer le médecin. Votre commotion est parfaitement résorbée et votre cerveau n'a subi aucun dommage. La défaillance de votre mémoire est donc d'ordre purement psychologique.

— Vous voulez dire que je suis seule responsable de cette amnésie ?

— Sans que vous en ayez conscience, oui.

— Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer cela ?

— Ni votre mémoire procédurale ni votre mémoire déclarative ne sont altérées. Vous exécutez sans hésitation les gestes quotidiens. D'ailleurs, ne sucrez-vous pas d'office votre café que vous avez réclamé noir dès le premier jour ?

— Si, j'ai bredouillé, ahurie.

— Autorisez-moi à faire une petite expérience.

Sur ces mots, il a tourné son écran d'ordinateur vers moi :

— Pouvez-vous me parler de cette œuvre ? m'a-t-il demandé en me désignant une peinture.

— C'est *Arlequin* de Picasso.

Ma réponse a fusé, nette, précise, sans ambiguïté. J'étais abasourdie. J'avais oublié mon identité, mais je me souvenais du nom d'un tableau. C'était complètement hallucinant.

— Une reproduction ornait le mur de votre chambre d'enfant, m'a-t-il expliqué. J'ai obtenu cette information de la part de votre famille.

— Ma famille ! j'ai relevé dans un murmure. Personne ne s'est apparemment soucié de savoir comment je vais.

— Détrompez-vous ! Vos parents ont été immédiatement prévenus de votre réveil.

— Pourquoi ne sont-ils pas venus ?

— Je voulais d'abord m'assurer que vous étiez en état psychologique de les recevoir. Vous souvenez-vous d'eux ?

J'ai fermé les yeux et, dans un de ces fameux flashes qui me faisaient si souvent sursauter, j'ai vu une image, une seule, celle d'un bel et grand homme, très élégant, en costume.

— On dirait qu'il y a longtemps de cela, j'ai précisé après en avoir fait la description.

Le professeur Cressier a alors ouvert un dossier et a glissé une photo devant moi. C'était celle d'un couple d'une cinquantaine d'années. J'ai reconnu immédiatement l'homme de ma vision. Quant à la femme, elle était ce qu'on appelle une beauté froide, superbe, mais de celles qu'on n'aborde pas.

— C'est ma mère ?

— Svetlana Kovaliovskaïa, de son nom de jeune fille.

— Elle est russe ?

— C'est exact, a-t-il confirmé. Qu'est-ce que cela signifie d'autre pour vous ?

— La neige, le gel piquant, une recette avec du saumon que j'adorais... j'ai vécu en Russie.

Il a acquiescé et m'a invitée à continuer.

— Je me souviens... d'un départ... ou plutôt d'une séparation. J'ai beaucoup pleuré. Et j'étais toute seule.

Le médecin a encore approuvé.

— Pouvez-vous m'expliquer ? j'ai demandé, émue aux larmes.

— Vous vous appelez Natalia Saint-Morgins, vous avez vingt-trois ans et vous étiez, jusqu'à votre accident, une très brillante étudiante à l'ENA, à Paris. Votre père, Bernard, est diplomate. Il a rencontré votre mère à l'époque où il était ambassadeur à Moscou. Pour des raisons que j'ignore, vous avez été envoyée en pensionnat à Lausanne alors que vous étiez toute jeune. C'est sans doute cette séparation qui vous revient aujourd'hui.

— Lausanne, encore la Suisse ?

— Il semble que votre père y trouve certains... avantages.

Je l'ai dévisagé sans comprendre sur l'instant. Il a changé de sujet et m'a tendu une autre photo. Sur ce cliché, un très séduisant garçon enlaçait la taille de ma mère qui, pour l'occasion, arborait un sourire qu'elle n'avait pas sur la précédente.

— Qui est-ce ?

— Le prénom de Vladimir ne vous dit rien ?

— Non.

— Il s'agit de votre frère.

— Quel âge a-t-il ?

— Huit ans de plus que vous.

J'ai contemplé cet inconnu sur la photo. Nous n'avions rien en commun. De nos origines à moitié slaves, lui avait visiblement hérité d'yeux azurés, de traits fins et d'une beauté hautaine, vaguement semblable à celle de notre mère. De toute évidence, moi, j'ai recueilli les gènes bien français, les cheveux châtain et les yeux noisette de mon père. La répartition avait été faite sans concession.

— Est-il au courant... pour moi ?

— Non seulement il l'est, mais il se soucie beaucoup de votre état de santé, a-t-il précisé sans que je le lui demande.

— Et mes parents ?

— Ils ont accompagné votre transfert de Paris jusqu'ici.

— Et ensuite ?

— Je me suis chargé d'envoyer des rapports médicaux réguliers.

— Dois-je comprendre qu'ils se sont contentés de « rapports médicaux » ?

— Votre père travaille désormais à Bruxelles, auprès des instances européennes. C'est un homme très occupé.

— Et ma mère ?

— Je ne suis pas en situation d'apprécier les relations que vous aviez avec votre famille, mais elles ne m'ont pas paru extrêmement chaleureuses.

J'ai observé la femme sur les deux photos, elle semblait si différente. Froide sur la première, attendrie aux côtés de son fils. En tout cas, le professeur Cressier ne possédait aucune photo de notre famille réunie. Je figurais tout au plus sur un cliché datant de l'année précédente.

— Vous fêtiez l'obtention de votre diplôme en hautes études politiques, m'a-t-il raconté.

Mon père souriait, heureux et fier. Ç'a été grâce à cette photo que j'ai su que je lui ressemblais beaucoup.

— Et vous suivez dignement ses pas dans la tradition des Saint-Morgins.

— C'est-à-dire ?

— Toutes les générations de votre prestigieuse famille ont vu l'un de ses membres accéder aux plus hautes institutions de l'État français. Votre admission à l'ENA apparaissait donc fort logique.

— Et mon frère ? Que fait-il dans la vie ?

— Je crois qu'il travaille pour une grande marque d'équipements sportifs.

— Lui n'a pas respecté la tradition familiale, ai-je ironisé sans vraiment le vouloir.

Le professeur Cressier me l'a fait remarquer justement. Je me suis arrêtée sur la photo de cet homme jeune et si beau.

— Je n'ai aucun souvenir de lui, j'ai répondu comme une excuse.

— Mais vous semblez entretenir une certaine amertume à son égard.

— Croyez-vous que je puisse en être... jalouse ?

Il a haussé les sourcils et penché la tête d'un air éloquent.

— C'est probable. Mais vous seule détenez la clé de cette énigme.

© Tous droits réservés.

Angela Behelle – La Société Tome 9 – Secrets diplomatiques.

Editions La Bourdonnaye- Septembre 2015

*Angela Behelle
angelabehelle.com*